

EXPÉDITION DE MINA

AU MEXIQUE

EXPÉDITION DE MINA

AU MEXIQUE.

1817.

Il y avait dans l'aspect de ce ruisseau quelque chose qui devait augmenter la surprise causée d'abord par la courbe gigantesque que décrit le golfe du Mexique, à quelques lieues de l'embouchure de la rivière de Santander qui se jette dans l'Océan, et à trente-cinq de Tampico, il est une plage d'un aspect triste et morne : son nom est Soto-la-Marina. La nature si pittoresque, si variée au nouveau monde est dans ces parages uniforme et sans accidents. Ce sont de grands terrains plats et solitaires, des petits marais qui les coupent çà et là; des dunes de sable qui les hérissent et en rompent à peine la monotonie.

A droite de ces terrains la rivière de Santander qui étend dans une tranquille indolence ses eaux azurées, vient baigner capricieusement le rivage. Les vaisseaux remontent rarement cette partie de la rivière; entravée à son embouchure déjà étroite par une barre qui empêche de passer les navires tirant plus de six pieds d'eau, elle s'élargit d'abord, puis se resserre graduellement jusqu'à la ville de Soto-la-Marina: elle n'est navigable alors que pour les bâtiments qui ont pu franchir la barre.

Cependant le 11 avril 1817 un petit navire venait de surgir à l'horizon, et glissant sur l'eau avec autant de grâce que d'agilité, il remontait rapidement la rivière.

Il y avait dans l'aspect de ce visiteur quelque chose qui devait augmenter la surprise causée d'abord par son apparition: contre tout usage il ne portait pas de pavillon. C'était un brigantin fin et bien voilé dont les mâts élancés soutenaient des vergues légères; la vivacité et la sûreté de ses allures prouvaient qu'une main expérimentée le dirigeait. Lorsqu'il fut environ à une lieue de la ville de Soto-la-Marina, il vira de bord, cargua ses voiles et jeta l'ancre. Un coup de mousquet partit du pont: un second répondit immédiatement, mais ce dernier partait de terre.

Aussitôt une embarcation se détacha du brigantin,

une troupe d'hommes assez nombreuse la montait. Un d'eux qui paraissait être leur chef, une longue vue à la main, inspectait la terre avec une vive attention. L'embarcation s'avancait à coups de rame pressés et mesurés vers le rivage; après l'avoir cotoyé quelque temps pour chercher un endroit favorable, elle atteignit une crique où le débarquement pouvait s'effectuer sans danger, et que le jeune homme à la longue vue avait désignée.

A peine fut-elle amarrée que ce dernier s'élança à terre. Deux hommes apparurent avec précaution à quelques pas de lui: la présence de ces deux nouveaux venus, dont la figure bronzée avait un caractère particulier d'énergique rudesse et de résolution ne sembla pas le surprendre. Leur aspect cependant n'avait rien de rassurant: de larges chapeaux de paille de maïs ombrageaient leur tête à la chevelure épaisse et noire, un *zarape* aux couleurs sombres jeté sur leurs épaules était drapé d'une façon pittoresque et laissait voir leur ceinture de crêpe de Chine bourrée d'armes. L'un d'eux tenait encore un mousquet dans sa main droite.

Le jeune homme que l'embarcation venait d'amener, également pourvu d'armes, laissant derrière lui ses compagnons, s'avança à la rencontre des deux inconnus sans hésitation.

— Quelle terre ces eaux arrosent-elles? demanda-t-il d'une voix ferme et mâle.

— Une terre qui pour fructifier, veut l'indépendance et la liberté! répondit celui qui tenait le mousquet, et qui semblait s'attendre à cette question.

— Vous êtes bien ceux que je cherche : je viens vers vous pour vous aider à les conquérir!

— Hurrah Mexico! independancia! s'écria l'inconnu!

Le premier, qui jusqu'alors avait suivi l'entretien sans placer un mot, se retournant dans la direction des terres jeta un cri qui imitait à s'y méprendre le cri de l'oiseau moqueur.

A ce signal une cinquantaine d'hommes, que les dunes de sable dérobaient à la vue, accoururent : la plupart n'étaient pas armés, les autres ne l'étaient que d'une manière incomplète.

— Venez amis, voilà un libérateur qui vient à notre aide pour secouer le joug qui pèse sur nous, fit celui qui avait poussé le signal, en désignant d'un geste énergique le jeune homme.

— A bas l'Espagne! s'écrièrent-ils tous.

— Braves Mexicains, dit ce dernier en tirant son épée, je n'attendais pas moins de vous; je vous apporte des armes, et je viens vaincre ou mourir ensemble pour faire triompher vos droits!

De nouvelles acclamations saluèrent ces paroles. Pendant cette scène ceux qui montaient l'embarcation avaient mis pied à terre, et avaient débarqué des armes telles que fusils, carabines rayées ou épées qu'ils déposèrent sur le sable.

— Tenez compagnons, fit le jeune homme en étendant la main vers ces faisceaux qui étincelaient aux rayons du soleil, voilà des instruments de délivrance, recevez-les de Mina!

Chacun aussitôt se précipite sur les armes et prend celle qui lui convient le mieux; tous en un clin d'œil en sont munis, et alors les brandissant dans l'air, ils font retentir les échos de ces cris répétés :

— Mort aux Espagnols! Vive Mina notre chef!

II

Celui qui débarquait ainsi sur la grève de Soto-la-Marina était en effet Xavier Mina, que les historiens mexicains n'appellent que le *héros*. Il était neveu de cet Espoz y Mina, que sa cruauté et son habileté ont rendu si fameux sous Ferdinand VII. Imagination romanesque, tête brûlante, âme enthousiaste, il avait toutes les passions du ciel méridional qui le vit naître

en 1789. Jusqu'à ce jour où il mettait le pied sur le sol mexicain, son existence n'avait été qu'une suite d'événements et d'aventures hors de la sphère commune : il étudiait la théologie au séminaire de Saragosse lorsque les Français envahirent l'Espagne. Ce fut avec une indignation profonde qu'il vit cette irruption injuste qui était un outrage pour son pays : animé de cet esprit d'indépendance qui l'entraîna toute sa vie à offrir son bras et son courage aux causes opprimées ; enflammé d'ailleurs par le goût des armes, il n'hésita pas à laisser la théologie pour l'épée et à abandonner ses études pour voler à la défense de la patrie. Suivi dans ses desseins par une poignée de ses camarades qui partageaient ses idées, il forma une guerrilla, à laquelle vinrent se joindre quelques bandes éparses dans les montagnes.

Brave, infatigable, et doué d'une présence d'esprit merveilleuse, il devint bientôt le fléau des Français et de leurs partisans ; il se distingua par l'audace de ses entreprises, et avec tant d'habileté qu'il ne fut jamais surpris : quand il était serré de trop près, ses *guerrilleros* se dispersaient pour se rassembler quelques heures plus tard, et tomber comme la foudre sur les petits corps ennemis. Une catastrophe à laquelle il devait s'attendre arrêta le cours de ses exploits, il fut fait prisonnier, amené en France, et

enfermé au donjon de Vincennes. Cette infortune n'éteignit pas son ardeur.

A peine rendu libre par la chute de Napoléon, et rentré en Espagne il se jette de nouveau dans les aventures : Espoz y Mina, son oncle, était résolu de rétablir la constitution de 1812, il s'adjoit à lui pour l'exécution de ce plan ; il rassemble ses bandes, et marche au mois de septembre 1814, contre Pampe-lune où des intelligences étaient ménagées. Mais la lâcheté de ses compagnons fait échouer le projet ; et ce n'est qu'au milieu des plus grands dangers qu'il peut fuir en France, tandis que son oncle se fait arrêter !

De là, Xavier Mina passe en Angleterre.

La vue d'un peuple libre jouissant de la plénitude de ses droits vient exalter ses aspirations, et les fixer plus que jamais. C'est cette condition qu'il envie pour sa patrie : voyant cependant qu'il lui est impossible, pour longtemps du moins, de l'y réaliser, il se prend à songer qu'il est une terre où il aurait plus de chance pour combattre les tendances rétrogrades du gouvernement espagnol, et qui, par les événements qui s'y passent, acceptera avec enthousiasme ses plans d'indépendance et de liberté : cette terre c'est le Mexique en révolution depuis 1810!!

Aussitôt un projet hardi entre dans sa pensée ; il

veut venir en aide à ce peuple écrasé de trois cents ans de tyrannie et d'esclavage, qui lutte maintenant contre l'Espagne. Avec une merveilleuse activité, il rassemble un petit nombre d'aventuriers intrépides, que plusieurs de ses anciens partisans viennent grossir; il se fournit d'armes, de munitions, et s'embarque sur la *Cléopâtre* qui cinglait vers le nouveau monde!¹

III

Les intelligences que Mina s'était ménagées à Sotola-Marina, et plus que cela les dispositions favorables des habitants, l'y firent recevoir avec des transports de joie et de reconnaissance. Les principaux du pays l'accueillirent comme un libérateur; un grand nombre de Mexicains demandèrent à augmenter ses rangs et à le seconder dans son entreprise. Devant cet enthousiasme, les quelques Espagnols qui formaient la garnison, effrayés de leur infériorité numérique, évacuèrent précipitamment la ville, en laissant der-

¹ Mina ne débarqua pas de suite au Mexique; il s'arrêta quelque temps aux Etats-Unis, notamment à Baltimore et à la Nouvelle-Orléans, où il compléta son petit armement et acheva de prendre les mesures qui devaient assurer la réussite de son projet.

rière eux des vivres et des armes au pouvoir des nouveaux arrivés.

Mina, maître de Soto sans effusion de sang, s'empressa de la fortifier, et résolut d'en faire la base de ses opérations. Avant de le suivre dans les diverses aventures qui succédèrent à cet heureux débarquement, il n'est pas inutile de tracer ici le tableau de la situation de l'indépendance mexicaine en 1817.

La mort de l'héroïque Morelos et de ses dignes lieutenants Galeana et Matamoros avait clos cette première période de l'insurrection qu'on peut appeler la période chevaleresque. Dès lors elle n'avait plus eu ce caractère d'enthousiasme et de loyauté, de grandeur désintéressée qui en marque le début; l'ambition égoïste de quelques généraux en avait changé la cause et lui avait fait perdre de sa dignité morale.

Le général D. Manuel Terran inaugura cette nouvelle période.

La perte du curé de *Caracuaro*¹ changea la face des affaires des patriotes: des dissensions éclatèrent, ils se brouillèrent entre eux. Terran qui se targuait de ses services, et dont les idées politiques se ressentaient de la fougue de son âge, avait des vues ambitieuses que les brouilles de ses compagnons d'armes

¹ Morelos, avant d'être généralissime des indépendants avait été curé de Caracuaro, petit village près de Valladolid.

vinrent augmenter. Tout, d'ailleurs, était dans un état de désorganisation propice à ses desseins.

Le congrès qui avait la prétention de représenter le pouvoir civil, au sein de l'insurrection, n'en était que le simulacre dérisoire. C'était une réunion d'avocats, de bacheliers, de prêtres et de muletiers, bavards ridicules et ineptes, qui s'intitulaient pompeusement députés de la nation mexicaine, mais qui, en réalité, s'étaient nommés pour la plupart eux-mêmes. Ce congrès, sans dignité et sans discipline, courait à l'aventure, par monts et par vaux; il transportait ses séances partout où il se trouvait, soit dans les bois ou aux bords des rivières, soit dans les plaines ou sur les montagnes. Suivant à la piste les généraux indépendants, il avait été plus souvent un obstacle qu'une aide; il promulguait une foule de décrets dont l'inopportunité entravait les opérations militaires, et qui, s'il faut tout dire, avait causé déjà en partie la perte de Morelos. C'était alors vers Terran qui guerroyait dans la province de Oajaca, que le congrès était accouru: selon son usage il le harcelait et semait la division.

Le général lassé résolut de le dissoudre et de constituer un autre congrès: il ne tarda pas à exécuter ce dessein; les députés furent tous arrêtés, et remplacés par une commission intitulée *Directoire exécutif*, com-

posée de trois membres, dont Terran était le principal ou pour mieux dire l'unique. Il s'entoura de représentation extérieure, il se fit donner le titre d'*altesse*, quand le directoire siégeait, et celui d'*excellentsissime* en dehors des sessions. Les autres chefs patriotes, Guerrero, Vittoria, Osourno et D. Ignacio Rayon refusèrent de reconnaître le nouveau directoire et, affranchis désormais de tout contrôle, ils exercèrent le règne du sabre: Terran dans le district de Théhuacan, Vittoria à la Vera-Cruz, Osourno à Papautla, et Rayon dans la province de Valladolid. Terran, malgré son ambition avait à cœur la cause de l'indépendance; il forma un projet qui devait lui assurer de grands avantages: c'était de prendre Tampico, et, par la possession de cette place, de fournir aux patriotes un débouché pour le commerce avec les *États-Unis*. Il entreprit de réaliser ce projet, mais trop faible pour résister aux forces royalistes, il se replia sur Théhuacan, et proposa aux généraux Vittoria et Osourno de joindre leurs troupes aux siennes pour agir de concert. Ces derniers repoussèrent cette proposition, aimant mieux perdre tous les fruits d'une entreprise utile que de s'unir avec lui. Le vice-roi profita de cette mésintelligence, fit investir Théhuacan, contraignit Terran à capituler et à se rendre prisonnier.

Ces événements se passaient dans les provinces du sud, c'est-à-dire celles qui avoisinent l'Océan.

3 Mais bientôt le prêtre D. Antonio José Tonnès se fit reconnaître dans les provinces de l'ouest et de l'est, où il avait acquis une grande influence comme généralissime des patriotes. Voulant rendre son autorité plus durable, il créa un semblant de gouvernement, et le composa d'un président, de deux membres et d'un secrétaire de la guerre. La réalité du pouvoir tout entier reposait dans les mains de Tonnès : le congrès ne faisait que sanctionner aveuglément toutes les volontés qu'il lui imposait; ses créatures remplissaient tous les districts ou *commandacias* qui s'étendaient sous sa domination. C'étaient pour la plupart des petits tyrans qui, écrasant de vexations et de mesures arbitraires ceux qu'ils devaient protéger, faisaient maudire le nom de l'indépendance, tandis que leur chef, enfermé dans une forteresse formidable, exerçait de son côté, sans crainte de représailles les actes les plus despotiques. Tel était l'état de la cause dégénérée de l'insurrection lorsque Mina parut au Mexique, et vint la ranimer d'un souffle d'héroïsme.

IV

Après l'heureux débarquement à Soto-la-Marina, le but de Mina était de se joindre, à la tête de sa petite troupe, aux patriotes des provinces de l'intérieur qui occupaient autour de Valladolid et de Guanajuto de vastes portions de territoire et plusieurs forteresses. Une immense distance l'en séparait; pour y atteindre il lui fallait traverser les états de Tamaulipas, de San Luis de Potosi et une partie de celui de Zacatécas. L'ennemi occupait presque toutes les routes : Mina devait donc tantôt le surprendre par la hardiesse de ses attaques, tantôt lui échapper par la rapidité de ses marches. Il n'hésita pas devant les difficultés de cette entreprise. Avant son départ pour les provinces de l'intérieur, son courage eut l'occasion de se signaler : le général royaliste Arrédondo, à la tête de quinze cents hommes, vint l'attaquer près de Santander. La mêlée était au moment de s'engager, lorsque le général sortant des rangs offrit amnistie à quiconque déposerait les armes.

— Amis ! s'écrie Mina, en se retournant vers ses soldats, cet homme nous insulte : montrons-lui notre réponse. — Tous se précipitent sur les Espagnols